

# La tête en friche

LARRY FONDATION DONNE LA PAROLE À UN NAUFRAGÉ DE LA RUE, PRISONNIER D'UN SABLIER COULANT DANS LES DEUX SENS.

Certains livres ne semblent pas devoir être résumés, quand il ne s'agit pas tant pour eux de raconter une histoire que de restituer une expérience. L'histoire, ou plutôt l'argument, devra ici être lu entre les lignes : Lawrence, brillant étudiant de Los Angeles, s'est retrouvé à la rue à la suite de problèmes psychiatriques. Le roman donne à voir son quotidien, à travers le kaléidoscope sans cesse reconfiguré d'une conscience pour laquelle le temps n'existe plus, où le passé ne revient que par bribes, au gré d'un émiettement général de toute réalité. « *Le temps s'écoule-t-il ou nous échappe-t-il tout simplement ?* » Peut-être serait-il plus juste de dire qu'il s'effrite sous les doigts d'un homme qui, littéralement, ne vit plus que de miettes : celles qu'on lui concède – nourriture ou petites pièces, mais aussi les gravats, les détritrus au milieu



© Dan Meyers

desquels il vit, sur les trottoirs craquelés d'une Los Angeles croupissante, et puis les souvenirs d'un avant où se mêlent références érudites (Lawrence était étudiant en littérature, spécialiste de Hawthorne et de Nathanael West) et personnelles que plus rien ne relie entre elles sinon un petit bout

de fil trouvé dans une chambre d'hôtel sordide et la pièce porte-bonheur que lui avait un jour donné sa mère, ses seuls points d'ancrage avec cette Bekah, dont on ne saura jamais vraiment si elle existe ailleurs que dans ses désirs.

Ce délitement, cette dissolution de la pensée, l'écriture les donne à lire au plus près, de façon presque fractale, alignant de courtes sections où la prose, souvent réduite à l'énumération, rejoint une poésie proche de l'objectivisme dans l'inventaire décousu des pensées et des sensations ; où la réalité – la nôtre – ne fait que passer, le temps d'un flic, d'une tente détruite, d'un caddie confisqué, d'une aumône et, le plus souvent, de l'indifférence ou de l'hostilité des passants et des pouvoirs publics, avant tout soucieux de reconquérir un espace bien trop précieux pour être abandonné à la cloche.

Médiateur de rue à Los Angeles, Larry Fondation en connaît bien la misère et les tourments, sur lesquels il n'a cessé de revenir depuis *Sur les nerfs*, son premier livre, paru en 1994. Avec ce nouveau roman, il fait un pas de plus pour se tenir tout au bord de l'abîme, allant jusqu'à donner son propre prénom à son personnage qui, après tout pourrait bien être lui-même comme il pourrait être chacun d'entre nous. En effet, s'il est ici un maître-mot, c'est bien celui d'empathie et ce n'est pas le moins étonnant de la part d'un livre d'apparence aussi rugueuse que de parvenir à susciter l'émotion quand son narrateur lui-même a cessé depuis longtemps de s'apitoyer sur son sort.

En donnant à voir par les yeux d'un naufragé, c'est notre regard sur tous les naufragés qu'il change, sans larmes ni violons mais avec une justesse dont manqueront toujours les bienveillances autoproclamées des littératures bien-pensantes.

Yann Fastier

Le Temps est la plus grande distance, de Larry Fondation  
Traduit de l'anglais (États-Unis) par Romain Guillou, Tusitala, 264 pages, 20 €

## ~~RODMOOR de John Cowper Powys~~

~~Traduit de l'anglais par Patrick Reumaux, Le Bruit du temps, 464 pages, 25 €~~

~~Avec la réparation de *Rodmoor*, le grand roman de John Cowper Powys (1872-1963), Patrick Reumaux voit ses efforts de traducteur justifiés par le temps. Devant la force de son évidence, l'œuvre de l'Anglais accueille un lectorat toujours plus dense. Construction gigantesque, précise, prenante comme la plupart des romans de Powys, *Rodmoor* (1916) apparaît comme une tentative syncrétique de projeter les êtres dans la matière du monde, obéissant aux lois d'une cosmogonie personnelle, architecturée par les sévères névroses de leur auteur, obsessionnel et terriblement angoissé. Indices de la variété des éléments qui ont été fondus pour forger *Rodmoor*, ode à la lande d'East Anglia, dont le nom un peu sinistre n'est pas sans rimer avec *Nevermore* et finirait même par rappeler *Rosebud*... Étudiant l'état d'esprit de son personnage principal, Adrian Sorio, son alter ego venu d'Amérique qui passe d'un comportement mondain à des crises de démence, Powys enregistre la tragédie qui couve sous le ciel gris de ce bord de mer. Là, sans fin, les vagues battent la côte comme un avertissement sourd à l'attention d'une petite communauté soumise à l'influence oppressante de cet environnement. « *Nance jeta un coup d'œil au-dessus du parapet et, dans l'état dépressif où elle se trouvait, se vit noyée, dérivant, face vers le ciel, dans le courant.* »~~

~~Powys songeait à Emily Brontë en tressant ce livre de la lande où la grisaille, l'humidité et la solitude empoignent les personnages déjà ballottés dans le grand remue-ménage des marées incessantes. La mer, avec son « *murmure bas, tiré des profondeurs, monotonement réitéré et d'une monotonie menaçante* » détermine les mouvements de ces êtres tendus vers une résolution de leur vie, détruisant au passage toute possibilité de bonheur... Powys offre avec *Rodmoor* un chef-d'œuvre du roman psychologique anglais, une marqueterie magistrale où sa subtile perception de l'originalité chaotique des êtres sonne d'imparables glas annoncés par les éléments.~~

Éric Dussert